

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 21 (1963)

Heft: 2

Artikel: Marchés en développement au Mali

Autor: Taylor, Elyseo J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-135616>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Marchés en développement au Mali¹

Elyseo J. Taylor

Les changements intervenus sur les marchés illustrent de manière frappante les effets de l'impact de l'économie européenne moderne sur le commerce africain. Au cours du dernier demi-siècle, les méthodes d'achat et de vente ont souvent été modifiées d'une façon dramatique, tandis que les marchandises offertes à la vente ont atteint une qualité et une diversité impensables autrefois. Sur de nombreuses places, on utilise exclusivement des monnaies occidentales — pièces, billets de banque, et même crédit — comme moyens de paiement. Il est toutefois surprenant de constater que, jusqu'à présent, cette évolution n'a eu que peu de répercussions sur la structure sociale de la communauté, bien que les coutumes et les échelles de valeurs changent au fur et à mesure que les horizons s'élargissent.

S'il est difficile de saisir le cours suivi par cette évolution, par manque d'information, il est cependant possible de comparer et de mettre en contraste des marchés se trouvant à différents degrés d'évolution. A courte distance l'un de l'autre (100 km.), il existe dans la République du Mali deux marchés qui fournissent aujourd'hui la juxtaposition nécessaire. A Sanga, dans le pays des Dogons, se trouve un simple marché intérieur, basé sur l'agriculture et le commerce traditionnels, et qui, grâce à une barrière de falaises, n'a pour ainsi dire pas été touché par le progrès moderne. A Mopti, il existe, en revanche, un centre de distribution commercial d'importance internationale, relié à l'extérieur par des services de camions, d'avions et de bateaux.

Cependant, avant d'étudier le matériel ramené d'une visite sur place², il semble nécessaire d'examiner brièvement la théorie des marchés et de l'emploi de la monnaie.

L'origine des marchés africains remonte à la préhistoire. Il est néanmoins clair que le marché n'était pas seulement un lieu d'échange, mais qu'il remplissait encore une importante fonction sociale dans la vie des tribus³. Il était — et reste encore de nos jours — étroitement lié à la situation géographique et à la structure sociale de la communauté. Bien qu'il ait joué essentiellement un rôle économique rationnel, le marché traditionnel était souvent intimement lié au désir de prestige ou aux aspects émotifs des rapports entre acheteurs et vendeurs⁴. Dans des communautés qui, tout en utilisant des monnaies occidentales, ont des prix fixes ou traditionnels, le marché se caractérise encore de nos jours par un isolement du marché mondial; les transactions n'affectent, ni ne sont affectées par les événements

¹ Cette étude a été réalisée dans le cadre des investigations menées par le *Basle Centre for Economic and Financial Research* sur les problèmes monétaires et financiers en Afrique. Les voyages nécessaires et le travail sur la matière ont été rendus possibles grâce à l'appui financier de la *Fondation Ford*, New York. Pour la présentation, l'auteur est reconnaissant à *Mme Dr Erin E. Jucker Fleetwood*, du Basle Centre. Ce texte a été traduit de l'anglais par la Société d'études économiques et sociales.

² En été 1960.

³ Lord HAILEY: *An African Survey*, revu en 1956, publié sous les auspices du « Royal Institute of International Affairs », Londres 1957, p. 33.

⁴ PAUL RADIN: *The World of Primitive Man*, New York, publié pour la première fois en 1953, Evergreen Edition, 1960, p. 130.

économiques du monde entier. Là où le commerce traverse des frontières internationales, reliant diverses régions et impliquant des marchands spécialisés, le marché revêt une nouvelle signification, car il relie les activités locales au monde extérieur.

Très tôt, des pratiques bien définies quant au lieu et à la fréquence du marché semblent s'être implantées. La demande portait surtout sur des articles venant du dehors, du fait qu'en Afrique les obligations de la famille « étendue » assuraient la distribution interne des biens indigènes. S'il y avait des excédents, ils étaient utilisés pour le troc avec l'étranger. Cette méthode céda la place à l'emploi partiel ou total d'une monnaie primitive, et des houes, du bétail, des barres de fer, du cauris¹, du drap et d'autres articles ont effectivement été utilisés comme monnaie. A la fin du siècle passé, l'introduction des monnaies occidentales— métalliques et de papier — fit disparaître peu à peu ces monnaies primitives pour les échanges avec des étrangers à la tribu. Dans la tribu, les monnaies primitives sont parfois encore d'usage courant, notamment les coquilles de cauris qui servent d'appoint pour les monnaies occidentales. Dans des communautés plus isolées, le prix de l'épouse est payé en bétail ou en cauris, et des règlements en nature ou en services sont souvent employés. Dans les communautés plus évoluées, ce prix est payé de plus en plus en argent. C'est un grand pas en avant dans la structure économique de la communauté. Cela signifie que pour les parents de la mariée l'argent est devenu si familier qu'ils sont prêts à l'utiliser non seulement comme moyen d'échange, mais comme réserve de valeur. Ainsi, la communauté en question doit déjà avoir atteint un degré relativement élevé de monétisation, même si un système bancaire, avec tout ce que cela implique, doit encore être développé.

De ce qui précède, il apparaît évident que le marché, avec ses coutumes et ses prix, est intimement lié au milieu économique, social et religieux dans lequel il opère. Des influences extérieures agissent et réagissent sur les coutumes de la communauté, mais chaque système particulier de commerce ne peut être étudié que dans son propre milieu culturel.

LE PAYS DES DOGONS

On ignore la date exacte à laquelle les Dogons s'établirent pour la première fois dans les rochers de Bandiagara. Mais il est notoire que pendant de nombreux siècles, et jusqu'à nos jours, ils ont défendu avec succès leur pays, leurs coutumes et leur religion contre les attaques des tribus des vallées et des plateaux environnants. Aussi, les Dogons eurent-ils peu d'occasions ou d'envie de s'assimiler aux tribus voisines, et restèrent une race complètement différente, dans leur isolement culturel et physique. La première influence étrangère à pénétrer dans le pays des Dogons fut celle des militaires français, peu avant la première guerre mondiale. Cependant, un missionnaire américain, sa femme et une institutrice d'école primaire sont aujourd'hui encore les seuls étrangers vivant parmi les Dogons, à Sanga même. L'école avait été fondée à l'origine par les Français, afin de donner aux indigènes de la région une base de français avant de les enrôler dans l'armée. Aujourd'hui, l'institutrice américaine enseigne en langue Dogon, tandis qu'un indigène Dogon donne des classes en français. Les seuls autres signes de l'influence étrangère dans cette contrée sont: un simple dispensaire, un campement et un hôtel primitif pour héberger les très rares visiteurs; il est pourvu de lits de camp et de moustiquaires. Ces voyageurs sont soit un politicien en visite,

¹ Coquilles de cauris, ou *Cypraea moneta*, un moyen d'échange auparavant courant dans toute l'Afrique occidentale. Elles proviennent des régions bordant l'Océan Indien, où on les trouve en grand nombre, et d'où elles ont été importées jusqu'au milieu du siècle passé. L'introduction des monnaies du type européen dans les pays de l'Afrique occidentale a eu pour effet la disparition des cauris comme moyen d'échange dans toutes les régions, à l'exception des plus éloignées.

soit un anthropologue attiré par la culture intacte des Dogons, dont le haut niveau a été comparé à celui des peuples de l'Antiquité¹.

Sanga² est le principal village d'un groupe de quatorze, situés soit près du bord des falaises de Bandiagara, soit au pied de celles-ci. Du fait que la piste carrossable sinuueuse et escarpée³ qui relie cette région au monde extérieur s'arrête ici, Sanga a souvent été appelée « la porte du Pays des Dogons ». Seuls des sentiers mènent aux autres villages, que ce soit ceux situés sur le plateau, ou ceux se trouvant au-delà, dans la vallée. Du point de vue topographique, le pays est divisé en trois zones: la Basse-Sanga, où les villages se trouvent dispersés au pied des falaises, parmi les blocs de rocher qui s'en sont détachés; le Cimetière Vertical, dans les bas-côtés des falaises surplombantes; et la Haute-Sanga, comprenant les villages situés au-dessus, sur le plateau. C'est sans doute dans une large mesure grâce à ces emplacements montagneux facilement défendables que les Dogons ont pu sauvegarder leur culture primitive pendant tant de siècles. Les quatorze villages consistent surtout en communautés de 50 à 200 familles environ, vivant dans des maisons de pierre et de torchis, et formant une population totale de 12.000-14.000 habitants. Un mur carré entoure, en plus des ailes qui servent d'habitat à la famille, une petite cour, dans laquelle la famille vaque à la plupart de ses activités, y compris la cuisine, lorsque le temps le permet.

Des ruelles étroites serpentent à travers le village, convergeant le plus souvent vers la maison du Hogon, où se trouve une place qui sert de lieu de réunion du village⁴. Cependant, dans certains villages, ces ruelles mènent vers l'extérieur, vers le togu-nu, une construction au toit épais se trouvant à l'entrée du village, sous le couvert de laquelle les anciens passent les heures les plus chaudes de la journée, et où les hommes se réunissent en conseil général, le soir, après avoir terminé leur travail⁵.

La direction de ce groupe, et celle de la tribu entière échoit au Hogon, qui est à la fois grand-prêtre et chef, ainsi qu'à un conseil des anciens (ou des chefs de famille) assisté par le prêtre et le forgeron⁶. Ils jouissent du privilège du prestige, mais non de l'autorité, et la meilleure définition que l'on pourrait donner du système de gouvernement des Dogons est: une « démocratie primitive »⁷.

Le noyau de la culture des Dogons est leur religion⁸, qui a non seulement éveillé un intérêt considérable à l'étranger, mais qui influence toutes leurs institutions sociales. Tous les spécialistes s'accordent à reconnaître le haut niveau spirituel et culturel atteint par les Dogons, et les sages institutions sociales et juridiques qu'ils ont développées. Cependant, cet esprit imaginatif et ouvert aux pensées abstraites n'est pas orienté vers les problèmes pratiques de la vie de tous les jours — comme c'est le cas en Occident⁹ — de sorte que le

¹ MARCEL GRIAULE: *Dieu d'eau*, Paris 1948, p. ii.

² Signifiant le magnifique. GERMAINE DIETERLEN: *Les Ames des Dogons*, Paris 1941, p. 49.

³ « La route est rude en arrivant à Sanga, à cause de quelques pentes très raides (de bons freins pour descendre, et une bonne carburation pour en retourner). » *Itinéraire à travers le Soudan français*, Office du tourisme de l'Afrique occidentale française — Dakar 1958, p. 235.

⁴ MARCEL GRIAULE et GERMAINE DIETERLEN: *The Dogon*, in « African Worlds », ed. Daryll Ford, Int. African Institute, Oxford U.P., London 1954, p. 96.

⁵ Ce conseil n'a ni journaux, ni radio. Toutes les nouvelles sont apportées soit par les marchands, soit par des visiteurs occasionnels.

⁶ MARCEL GRIAULE, *loc. cit.*, p. 102.

⁷ GEORGE PETER MURDOCK: *Africa : Its Peoples and Their Culture History*, New York 1959, p. 33.

⁸ Les Africains — même les plus cultivés — sont religieux par nature, et leur croyance influence leur vie de tous les jours. Ils considèrent les Occidentaux comme essentiellement irreligieux — même s'ils vont à l'église le dimanche — parce qu'ils semblent manquer de foi. C'est une des raisons du fréquent manque de compréhension vis-à-vis de l'attitude occidentale.

⁹ PAUL PARIN: *Der Umgang mit Afrikanern. Eine psychologische Betrachtung*, Neue Zürcher Zeitung, N° 1385 et N° 1387, 15 et 16 avril 1961.

développement technique et l'élévation du standard de vie ne peuvent venir que des contacts avec l'extérieur.

Les Dogons croient en un dieu invisible et abstrait (Ammo), qui a créé le monde et tout ce qui nous entoure. La place nous manque ici pour parler de la richesse de leur histoire de la création du monde, de leurs magnifiques cérémonies religieuses, de leurs masques ou de leurs légendes¹. Chaque famille a un autel dédié à ses morts; le service en est assuré par le chef de famille, tandis que le Hogon est chargé des services pour les groupes. L'un des principaux services religieux est la danse menée pour un mort, destinée à l'aider à passer du monde des vivants au paradis des Dogons. Beaucoup de dangers le menacent dans ce voyage, principalement les âmes de ceux qu'il a tué, humains ou animaux. Dans l'au-delà, les Dogons n'espèrent pas avoir une vie meilleure que celle menée ici-bas; ils ne pensent pas non plus que les bons seront récompensés et les méchants punis. Ils ne considèrent pas leur vie sur cette terre trop mauvaise, et croient que les méchants reçoivent leur punition ici-bas, avant de mourir, comme les bons y reçoivent leur récompense. Le paradis du Dogon ressemble beaucoup au village dans lequel il vit, les maisons et le travail quotidien y sont les mêmes, le riche y est riche, et le pauvre y reste pauvre. Seules les couleurs des fruits et d'autres objets sont plus brillantes. C'est ainsi que les morts savent qu'ils ne sont plus au pays des Dogons, mais au paradis². La religion des Dogons est à la fois un exemple de leur résistance opiniâtre aux forces venant de l'extérieur, ainsi que de l'infiltration de l'influence occidentale. Pendant des siècles, ils ont été entourés par des religions étrangères, dont la plus puissante fut probablement l'Islam. Mais même de nos jours, rares sont les Dogons qui ont adopté la foi musulmane, tandis qu'on prétend qu'au cours des trente dernières années 10 % sont devenus membres de l'Eglise missionnaire protestante, ou ont fréquenté l'Ecole missionnaire. Les autres sont restés fidèles à leur religion traditionnelle.

La danse n'est pas seulement limitée aux rites religieux. C'est un moyen d'expression tellement élémentaire qu'elle représente, comme on doit s'y attendre, une des formes de divertissement favorites. Le soir, s'il y a le moindre clair de lune, les jeunes filles ont coutume de se réunir en cercles, et de chanter et danser jusqu'à ce qu'il fasse complètement nuit. Les hommes accompagnent rarement ces danses avec leur tam-tam. Les filles scandent leurs danses en tapant des mains ou en claquant leurs cuisses nues. Ces danses sont exécutées avec la même énergie et la même sûreté qui caractérise tout ce que le Dogon fait, qu'il s'agisse d'amusement ou de travail. Dans ces danses des filles, l'agilité et le caractère inchangé des guerriers-paysans apparaissent encore, et l'on sent que quels que soient les changements que le futur peut amener, il n'y a pas de danger que la culture traditionnelle se désintègre rapidement. En effet, la ténacité naturelle des Dogons, et le fait qu'ils insistent sur l'harmonie plutôt que sur la nouveauté, n'ont permis que des changements limités et graduels, qui peuvent être considérés comme une évolution positive de leur propre culture, et non comme des effets d'une ingérence étrangère.

Les Dogons ne sont pas polygames. La famille Dogon est formée du mari, de sa femme et de leurs enfants. Même la fille mariée fait partie de la famille de son père, et vit avec elle jusqu'à la naissance de son deuxième enfant. Bien qu'il soit prouvé que la famille Dogon a été une fois matrilinéale, elle est aujourd'hui en majorité patrilinéale³. Après la mort du père, ses charges sont assumées par son frère cadet ou son fils aîné.

¹ P. C. HAAN: *Mythen, Maskers, Magie, bij het Volk van de Dogon*, Museum voor Landen Volkerkunde, Rotterdam 1961.

² PAUL PARIN, Zurich, discours d'ouverture à l'Exposition de Rotterdam, février 1961, p. 6 (inédit).

³ MURLOCK, *loc. cit.*, p. 85.

Cette culture et cette organisation sociale stables seront pourtant susceptibles de changer dans une certaine mesure dans un proche avenir; ces dernières années, de nombreux Dogons ont en effet envoyé leurs enfants au-dehors soit pour y gagner leur vie, soit pour y recevoir une éducation.

La main-d'œuvre est le principal « produit d'exportation » de Sanga, et les hommes qui se sont enrôlés dans l'armée, ou qui travaillent dans des plantations ou d'autres entreprises industrialisées, sont les principales sources de revenu. Jusqu'à ces dernières années, ce sont seulement les hommes qui avaient l'occasion d'entrer en contact avec la culture occidentale. Mais même de nos jours, le nombre de jeunes filles envoyées à l'école à l'extérieur ne semble pas suffisant pour éviter un déséquilibre entre le développement des hommes et celui des femmes. Pourtant, de nombreuses personnes doutent de la valeur réelle de ces voyages, même pour les hommes, car dès qu'ils reviennent, ces derniers semblent également oublier tout ce qu'ils ont appris ou expérimenté, et reprennent avec facilité le rythme de la vie traditionnelle, avec pour toute ambition, le désir de mesurer avec les autres membres de leur tribu leur énergie et leurs aptitudes aux travaux des champs et à la chasse.

Le fils du chef de Sanga — le Hogon — retournera à la maison prochainement; il est en train de terminer ses études à l'Ecole technique de Bamako, la capitale de la République du Mali. Son père lui a fait construire une maison de style européen et l'a meublée avec des chaises et des tables, et y a installé un lit, en lieu et place des nattes. Le chef est préoccupé par la pensée que son fils, qui a vécu pendant de longues années dans des conditions modernes, pourrait ne pas être très fier de recevoir la visite de ses nouveaux camarades, ou qu'il pourrait ne pas être heureux chez lui, si le confort et les commodités auxquels il était habitué lui faisaient défaut. Le chef a économisé tout l'argent qu'il pouvait gagner, et espère même être en mesure d'installer une génératrice.

Le retour d'un autre fils, qui avait travaillé dans une plantation en Côte d'Ivoire, a démontré la résistance psychologique à tout changement. Son premier geste fut de distribuer des cadeaux à sa parenté, et donner à son père l'argent qu'il avait rapporté. Pendant les heures ensoleillées des deux premiers jours, alors que la plupart des gens travaillaient aux champs, il se réunit avec le chef, l'agent de police (il n'y en a qu'un seul à Sanga), et avec deux ou trois hommes qui avaient des affaires dans les villages, et leur parla de ses expériences. Tous ses habits étaient neufs, et il portait la chemise ouverte presque jusqu'à la taille, pour montrer sa nouvelle camisole. Le soir, il rencontra les jeunes gens de son âge, pour lesquels il devenait alors le centre d'attraction, avec les récits passionnants de ses aventures. Après le troisième jour, il quitta ses vêtements neufs, pour s'habiller comme les autres hommes de son âge. Son seul intérêt semblait être de leur montrer qu'il n'avait oublié aucune des méthodes et techniques agricoles des Dogons.

Ces dernières années, personne n'a sans doute rendu les Dogons aussi célèbres et fiers que le ministre Duolo, qui, après avoir étudié dans une faculté de médecine en France, devint ministre de la Santé de la République du Mali. Il rend souvent visite à son pays natal, le pays des Dogons, et contrôle personnellement la santé de « son peuple ».

Les Dogons sont des cultivateurs, et là où il n'y a pas de rochers, ils cultivent du millet, du maïs, de l'igname et des oignons. Dans les plaines, ils cultivent une faible quantité de coton, qui est employé exclusivement pour la consommation indigène. Le millet, qui est cultivé sur du terrain communal, est non seulement la base du menu des Dogons, mais donne encore une bière dont la production est contrôlée par le Hogon¹, tout au moins

¹ MARCEL GRIAULE et GERMAINE DIETERLEN, *loc. cit.*, p. 102.

symboliquement. Ils préfèrent la bière de millet aux marques européennes, et en boivent de grandes quantités pendant les saisons sèches, et au cours des cérémonies. Le fait que cette bière de millet est extrêmement bon marché, et qu'elle peut être obtenue par troc si l'on est à court de moyens d'échange, encourage probablement cette préférence.

Le gros des cultures a lieu pendant la saison des pluies, c'est-à-dire de juin à octobre. Les précipitations annuelles moyennes sont d'environ 500 mm., ou 20 pouces. Pendant le mois d'août, au milieu de la saison des pluies, on peut s'attendre à une température moyenne de 25° C, tandis qu'en pleine saison chaude, pendant le mois de mars, elle s'élève à 35° l'après-midi, mais descend pendant la nuit au niveau agréable de 15°¹. Une fois le maïs et le millet moissonnés, en octobre, la principale activité agricole est concentrée sur la culture des oignons et des betteraves, dans des jardins potagers privés. Tandis que les oignons séchés constituent le principal produit d'exportation, les betteraves sont consommées sur place.

Les Dogons ont quelques animaux tels que chèvres et poules, mais ils ont très peu de vaches. Le fumier utilisé pour les cultures provient principalement des Fulanis, qui vivent dans les régions avoisinantes. Ils troquent ou achètent également du lait des Fulanis. Nomades par tradition, les Fulanis mènent leurs troupeaux de vaches aux longues cornes à travers les savanes de l'Afrique occidentale. Cependant, quelques familles Fulanis se sont établies dans le voisinage des Dogons. Mais même ces dernières préfèrent élever leur bétail et engager des Dogons pour soigner leurs cultures, en les payant parfois en espèces, mais le plus souvent avec de la viande, du lait et du fumier. Bien qu'il soit prouvé que, pendant de longues périodes, les Dogons ont eu une économie presque fermée, ce commerce d'échange avec les Fulanis a généralement — et surtout récemment — constitué un supplément bienvenu, et a préparé le terrain pour une future intensification des échanges commerciaux.

Le marché à Sanga

La place du marché est située à l'extérieur, sur les pierres plates, devant le village de Sanga. Le marché a lieu tous les cinq jours, et les gens commencent à affluer tôt le matin, vêtus de leurs plus beaux atours et apportant les marchandises destinées à la vente ou au troc. Bien que ce soient avant tout les femmes Dogons qui viennent au marché pour y rencontrer les marchands de Mopti et de Bandiagara, les femmes Fulanis, ou celles de villages voisins de la plaine ont également coutume de le fréquenter. C'est un important événement de la vie sociale, et la foule bigarrée se presse autour du toit supporté par des montants de bois, à l'ombre duquel les marchandises sont exposées sur des nattes rouges, étendues sur les pierres plates.

La tradition veut que le Hogon contrôle toute activité commerciale, et ce contrôle est exercé à travers son règlement des marchés². Bien qu'aujourd'hui, avec le venue des marchands étrangers, cette fonction soit effectivement suspendue, le Hogon semble être responsable de l'ordre sur la place du marché; cependant, les transactions se font d'une façon si amicale qu'il doit rarement être nécessaire d'avoir recours à son autorité. Jusqu'en 1932, le battement des tam-tams du Hogon transmettait à la population, la veille du jour de marché, les instructions concernant la procédure à suivre le lendemain. Au temps des moissons, une cérémonie religieuse compliquée se déroule sur la place du marché, témoignage

¹ GÉRARD BRASSEUR: *Afrique occidentale française. Aperçu géographique*, Hachette, Paris 1958, p. XXXV.

² MARCEL GRIAULE et GERMAINE DIETERLEN, *loc. cit.*, p. 103-104.

tangible du vieil ordre. Le rituel est complété par le «Mande Reckoning» compliqué; les coquilles de cauris utilisées symbolisent des doigts qui comptent l'argent et le tendent en paiement.

Un signe qui marque l'importance du marché dans la vie des Dogons est le fait que ce jour-là constitue le début et la fin de leur semaine de cinq jours, et détermine le nom des jours de la semaine. Aujourd'hui, c'est Jour de marché; demain, le lendemain du Jour du marché; hier, la veille du Jour du marché, etc.¹. Ceci est probablement dû au fait que les produits de consommation journalière dont on ne dispose pas soi-même doivent être acquis par échange avec les voisins, les coquilles de cauris servant de menue monnaie.

Les jours de marché, ce système traditionnel est remplacé par des transactions commerciales que facilite l'emploi de l'argent. Quand les Dogons ne peuvent pas, ou ne veulent pas acheter contre paiement en espèces, les marchands ambulants de Mopti ou de Bandiagara acceptent des oignons séchés en paiement, à des taux raisonnables, car ils peuvent être revendus dans les villes plus importantes. Les sources de liquidité des Dogons sont principalement les réserves qu'ils ont accumulées pendant qu'ils travaillaient dans les plantations, dans d'autres régions d'Afrique occidentale, ou pendant qu'ils servaient dans l'armée. Les versements des émigrés² constituent un revenu non négligeable. Le chef local gagne un supplément en servant de guide pour les gens du dehors, auxquels les chasseurs peuvent également quelque fois vendre leurs prises. Les Dogons sont bien déterminés à n'accepter de la part des étrangers que de l'argent, et non pas du tabac ou de la nourriture, en paiement de leurs services, et ils savent bien calculer combien ils pensent qu'on leur doit. Par exemple, le prix d'une représentation spéciale de leur magnifique danse rituelle, avec leurs masques sacrés et leurs tam-tams, est de Fr. CFA 150.— (Fr. s. 2.65) par danseur et batteur. Cependant, si par malheur le visiteur arrive «pendant une importante partie de la saison des cultures», on lui annonce que les hommes ne quitteront pas les champs pour moins de Fr. CFA 300.— chacun.

Le marché donne également aux Dogons la possibilité de vendre certains de leurs produits contre de l'argent. Un panier spécial que l'on porte sur la tête est particulièrement recherché. Parfois, ils vendent également des betteraves, biens qu'elles soient rarement excédentaires. Si le jour de marché la demande des Dogons pour des produits «importés» est relativement faible, les marchands ambulants achètent d'habitude des oignons contre paiement en espèces, car ils sont toujours soucieux d'en acquérir suffisamment pour faire face à la demande dans les villes.

Voici les produits qu'apportent les quelque 15 marchands ambulants, dans 6 à 8 gros camions: savon à lessive, kérosène pour les lampes, allumettes, pots et casseroles, bijouterie indigène, et quelques coupons de drap, de même qu'un assortiment de denrées alimentaires. Contrairement aux marchés des grandes villes, comme à Accra³, celui de Sanga n'enregistre qu'un très faible chiffre d'affaires en textiles, car les Dogons les tissent généralement eux-mêmes. Cet important héritage culturel et traditionnel a également une signification religieuse⁴. Les marchandises non comestibles les plus importantes sont le kérosène et le savon à lessive. Le Dogon attache une grande importance à un haut degré de propreté, aussi bien pour lui-même que pour ses habits, qu'il lave très souvent. Parmi les produits alimentaires,

¹ P. C. HAAN, *loc. cit.*, p. 7.

² L'une des principales raisons pour lesquelles les Dogons ont besoin d'argent est le paiement des impôts personnels annuels.

³ ASTRID NYPAN: *Market Trade, A Sample Survey of Market Traders in Accra*, Economic Research Division, University College of Ghana, Accra 1960, p. 44 ff.

⁴ MARCEL GRIAULE et GERMAINE DIETERLEN: *Les Dogons*, *loc. cit.*, p. 106 ff.

les sardines et le sucre occupent une place de choix, mais les Dogons achètent également de la viande aux marchands ambulants, car les livraisons des Fulanis ne suffisent pas toujours. Le poisson séché de Mopti est également apprécié, et la noix de cola — omniprésente au Mali — est très populaire.

Le marché de Sanga représente l'un des premiers stades de l'implantation progressive de l'économie occidentale dans le commerce indigène. Des commerçants africains d'une région plus développée, ici Mopti et Bandiagara, viennent comme détaillants avec des biens de consommation, et retournent dans leurs villes avec de l'argent ou des produits indigènes. Les oignons, betteraves et paniers sont alors vendus à des stands, dans la ville où ils habitent, ou même dans des villages le long de la route. Les Dogons, et les Fulanis aussi, jusqu'à un certain point, marchandent ou échangent pour acquérir les biens de consommation dont ils ont besoin pour compléter leurs propres ressources. Leurs possibilités de gagner de l'argent sont limitées par l'évidente pauvreté de leur région, qui ne produit pas de grosses récoltes vendables, mais qui, avec les versements des émigrés, leur donne un petit excédent, leur permettant de se procurer des biens de consommation d'une variété jamais atteinte auparavant. Ainsi, les Dogons ne vivent plus dans l'isolement des siècles passés, et le commerce et les moyens de transport modernes leur apportent peu à peu les bienfaits de la civilisation occidentale.

MOPTI: LA VENISE DU HAUT-NIGER

Pendant des siècles, Mopti ne fut guère autre chose qu'un groupe de quelques douze îles situées à la jonction du Niger et du Bani, sur lesquelles étaient parsemées les huttes des pêcheurs Bozo. Elle commença réellement à se développer en 1905, époque à laquelle les Français en firent la capitale du pays du même nom, et commencèrent à construire la ville en reliant les différentes îles par des digues et des remblais.

Ce fut un travail de Titans, car les îles durent non seulement être agrandies, mais il fallut encore les éléver au-dessus du niveau des hautes eaux, et ensuite les relier par des digues. Une de ces digues mesure environ 13 km. de long; elle a été recouverte d'une couche de bitume, et sert de route reliant Mopti à Sévaré, où est situé l'aéroport, et d'où partent les routes pour Bamako, au sud, pour Bandiagara et le pays des Dogons, à l'ouest.

La population de Mopti est maintenant d'environ 20.000 âmes¹, et comprend des Bambaras (la majorité), Fulanis, Bozo, Somono, Dioulas, quelques Dogons, et environ 250 expatriés. Les femmes sont en majorité (53,1 %)¹, et le nombre d'adultes entre 14 et 69 ans est relativement élevé (65,8 %)². Ceci reflète bien l'attraction qu'exercent les possibilités de travail. Comme dans la plupart des régions d'Afrique, chaque groupe racial a son occupation particulière.

Construite en forme de « Y », la ville compte trois zones principales: Charlotteville, qui comprend les départements administratifs, les résidences des expatriés et les édifices commerciaux, dans le bras vertical; le bras incliné vers la droite est Mopti proprement dite; on y trouve la principale place de marché, le port des pirogues, des entrepôts pour poisson séché et quelques huttes Bozo; le bras gauche s'appelle Komoguel; l'entrée en est marquée

¹ Selon le commandant du Cercle.

² Institut d'émission de l'Afrique occidentale française et du Togo. Notes d'information. Le « commerce du poisson à Mopti », septembre 1957, p. 10.

par l'imposante mosquée, et derrière s'étendent les quartiers indigènes avec leurs maisons à deux étages et leurs rues rectilignes éclairées à l'électricité. Il y a un service postal important et efficace, avec téléphone et télégraphe. Des hôpitaux, écoles et cinémas sont éparpillés dans toute la ville, qui s'enorgueillit encore de posséder une prison.

Bien que marquée par le décorum d'un grand centre commercial et administratif, Mopti garde encore une place pour les coutumes africaines. La population est principalement musulmane. Elle porte encore les vêtements traditionnels, et vit essentiellement à la manière africaine. Cependant, l'âne et la pirogue ont été partiellement remplacés, pour les transports quotidiens, par le taxi, l'autobus et le canot à moteur. Des chalands et des camions y acheminent des marchandises depuis l'ouest et le sud — il n'y a pas de chemin de fer à Mopti, et pas davantage de routes praticables en direction du nord et de l'est. L'avion de la ligne Bamako–Goa y fait escale deux fois par semaine; le bateau, qui offre des places de 1^{re} et 2^{me} classe, s'y arrête une fois par semaine.

Etant donné que Mopti est un grand centre, le nombre d'emplois accessibles aux Africains est croissant. Pour donner une idée du choix, nous en citons quelques-uns: pêcheur, constructeur de bateaux, négociant, employé d'entrepôts, représentant, mécanicien, agent de police, instituteur, infirmier, fonctionnaire postal, opérateur du téléphone ou du télégraphe, chauffeur de taxi et machiniste dans le cinéma local. L'administration du district est en grande partie formée d'Africains (80 %).

Une visite dans la maison d'un « fonctionnaire » de la place se révéla extrêmement intéressante. Il l'avait fait construire pour sa famille quelque 18 mois auparavant, d'après le plan des maisons de type courant, en pierre et en torchis, autour d'une petite cour. Le propriétaire occupe le rez-de-chaussée avec ses trois femmes, qui ont chacune deux enfants, et qui, par conséquent, ont reçu chacune deux chambres. La cuisine est située dans la cour, et toutes les femmes aident à faire le ménage, sous la direction de l'aînée, qui est également responsable des achats. Le mari dispose d'un appartement de deux pièces pour lui tout seul. Bien que l'électricité soit installée dans toutes les pièces, l'unique poste de radio de la famille reste dans la chambre du mari, même lorsque celui-ci n'y est pas. Inutile d'ajouter que personne ne peut entrer dans sa chambre sans permission. Le premier étage de la maison est occupé par le frère du mari, qui travaille dans le port, et qui ne peut se payer qu'une seule femme. Le propriétaire de la maison se montra très content d'offrir encore son hospitalité à un étranger, et était impatient de discuter des événements politiques de son pays, qu'il suit à la radio.

A Mopti, le cinéma est une des distractions nocturnes préférées. Les Européens achètent toujours les places de la galerie, au fond de la salle, coûtant entre 250 et 300 francs. Les Africains louent en général les places proches de l'écran, payant de 50 à 150 francs. Les Africains ont des idées bien arrêtées quant au genre de films qu'ils désirent voir. Peu importe la version, et qu'elle soit sous-titrée ou non, car nombreux sont les spectateurs qui n'ont pas de trop bonnes connaissances de la langue française. Les films américains d'Indiens et de cow-boys, et les films des Indes sont de loin préférés. Tout au long du film, les conversations se poursuivent à haute voix, chacun donne son interprétation de l'histoire projetée, et quelquefois la discussion s'échauffe. Ce n'est que pendant les scènes de lutte et d'amour que ces commentaires continuels sont suspendus. Tous les participants à une bagarre à coups de poing sont chaleureusement encouragés, et la salle est complètement indifférente quant à l'issue du combat, pourvu que celui-ci soit long et féroce. Les scènes d'amour des films indiens se déroulent dans un silence presque complet. Les scènes d'amour européennes, et les Européennes chantant des chansons d'amour se font huer, et toute l'audience hurle et

menace de réduire l'écran en lambeaux si ces scènes ne sont pas suspendues. Elles sont considérées comme stupides et comme exemples à ne pas imiter.

Sur le toit de la maison située en face du cinéma en plein-air, un homme était assis chaque soir avec ses femmes, et regardait les films avant de s'étendre pour dormir sur la natte, à l'endroit même où il était assis. A Mopti, les nuits sont agréables, et pour dormir il ne faut guère plus d'un grand drap dans lequel on s'enroule pour se protéger des moustiques, et une natte de roseau. Les maisons sont de deux étages, construites en torchis, avec des escaliers extérieurs également en torchis; elles sont arrangées selon la coutume de la région, autour d'une petite cour, dans laquelle s'écoule la vie quotidienne. Les rues du quartier indigène sont rectilignes, avec des rigoles à ciel ouvert. Il y a très peu d'ombre partout, car à Mopti les arbres sont très peu nombreux. Pourtant, à toute heure les rues grouillent de gens affairés, à pied, à bicyclette, à vélo-moteur, ou encore en taxi. Le taxi est en réalité une sorte d'autobus, car il reste surtout dans la rue principale et s'arrête n'importe où pour prendre en charge des passagers susceptibles d'aller vers les places de marché, ou d'en revenir. La digue séparant Komoguel du marché de Mopti est le centre de la ville, et un agent de police rigide y règle le trafic.

Le long des baies et des débarcadères de la place du marché, l'activité commence presque au crépuscule. Les femmes des villages voisins, qui ont passé la nuit ici, semblent commencer leur journée en lavant leurs habits et en baignant leurs bébés. Les petits canots, les chalands et les bus flottants deviennent le théâtre d'une intense activité: on charge et décharge, on vérifie le contenu et la position des caisses, on embarque et débarque des passagers à longueur de journée. Le mélange des indigènes, qui vont au marché vêtus de costumes différents, selon la tribu à laquelle ils appartiennent, et portant leurs plus beaux bijoux, en fait une scène des plus pittoresques. Les barques et les chalands sont ornés d'oriflammes aux couleurs nationales et d'un portrait du président, comme le sont d'ailleurs bien des robes parmi celles que portent les femmes qui flanent avec leur bébé sur le dos et leur baluchon sur la tête. La grâce et l'assurance de ces gens sont frappantes. Ceci apparaît également dans les mouvements du canotier qui regagne son domicile, le soir, en poussant lentement son bateau à contre-courant, au moyen d'une perche, C'est probablement un Bozo, et au lieu de vivre dans une maison de torchis à Mopti, il a élu domicile dans une hutte ronde, couverte de chaume, située sur les berges du fleuve, près de ses pièges à poissons.

LE CENTRE COMMERCIAL

Le choix du confluent du Niger et du Bani pour y bâtir une ville importante s'est révélé particulièrement judicieux. Non seulement était-il relativement facile d'améliorer les communications, tant fluviales que par route, mais l'emplacement choisi pour Mopti se trouvait-il encore au cœur du district de pêche du Delta central. Même avant de devenir une importante ville, c'était un centre traditionnel du commerce interrégional de poisson séché et fumé de l'Afrique occidentale.

Dans cette région, la pêche a toujours été entre les mains des Bozos et des Somonos, la première tribu étant en majorité. Des pêcheurs saisonniers du Nigeria, qui remontent le Niger, y ont généralement aussi pris part. Le gros de la pêche destinée à l'exportation s'effectue pendant la saison des basses eaux, c'est-à-dire de février à juillet; celle destinée à la consommation indigène occupe le reste de l'année. La pêche est hautement organisée, et ceux qui par tradition ont le droit de pêcher dans les étangs et les rivières y collaborent. Bien que ce procédé compliqué, relevant de la tradition, ne puisse être expliqué en détail ici,

il serait cependant bon de souligner qu'il existe plusieurs types de poissons, ayant des habitudes migratoires, et par là, des périodes de pêches différentes¹. Le poisson est ensuite séché ou fumé, perdant ainsi environ les trois quarts de son poids, après quoi il est exporté dans toute l'Afrique occidentale.

Ce commerce, qui est presque uniquement en mains des Africains, comprend plusieurs intermédiaires. Par exemple, le poisson peut avoir été rassemblé par un Dioula, tandis que les propriétaires des entrepôts — quelquefois des Syriens — le garderont jusqu'au moment du transport, quand un autre Dioula le reprendra en charge.

En 1956, 9'000-10'000 tonnes de poisson séché ou fumé ont été exportées², quelquefois par camion à plus de 1000 km., vers les grandes villes d'Afrique occidentale, vers Bamako et Conakry à l'ouest, vers Bobo-Dioulasso, Bouaké et Abidjan en Côte d'Ivoire, et vers Wa, Tamale, Takoradi et Accra au Ghana³. Depuis ces centres, il est distribué par route et par rail dans les villes secondaires et les villages. Il contribue dans une large mesure à augmenter la teneur en protéines de la nourriture, qui, en Afrique occidentale souffre d'une insuffisance générale en protéine animale⁴. Ceci provient du fait que le Sud est infesté de mouches tsétsé, rendant l'élevage du bétail difficile, de même qu'au bas rendement par tête, dans les savanes. L'aviculture en est également à ses débuts dans ces régions. Le seul concurrent sérieux pour le poisson séché et fumé de Mopti est le poisson séché de Norvège, et plus récemment, le poisson en conserve, et même congelé, importé surtout depuis les îles Canaries.

Le commerce local du poisson a son centre à Mopti, les pêcheurs préférant apporter eux-mêmes leur poisson à leurs preneurs habituels, en ville. Là, on leur fait des prix plus élevés que ceux des intermédiaires Dioula et Bozo, qui vont en tournées à la campagne, mais ils peuvent également obtenir du crédit sous forme de filets, appâts, etc. A l'ordinaire, le poisson fumé se vend deux ou trois fois plus cher que le poisson séché, selon le type et la grandeur du spécimen. Cependant, le niveau général des prix du poisson à Mopti est étroitement lié à l'importance de la récolte de cacao en Côte d'Ivoire, et plus particulièrement au Ghana, qui est le principal marché pour le poisson fumé de bonne qualité. Comme la récolte de cacao se vend seulement quelques mois après la pêche principale, le poisson fumé est entreposé jusqu'à l'époque de la vente. Le poisson séché ne peut pas être conservé aussi longtemps; il est meilleur marché, et peut être vendu toute l'année dans les communautés moins riches de la savane. On estime à quelque Fr. CFA 500 millions⁵ la valeur des exportations de poisson au départ de Mopti (c'est-à-dire sans frais de port et douane).

Etant donné la valeur que représente le commerce du poisson du Delta, et vu la relative pauvreté du sol, on fait maintenant des efforts considérables pour développer cette industrie. Un de ces efforts a été dirigé par M. Daguet, de l'Hydrobiologie de Diafarabé⁶, qui cherche à démontrer qu'en développant encore la méthode de pêche traditionnelle, celle-ci peut être augmentée dans une forte proportion, sans pour autant mettre l'existence de l'espèce en

¹ Le *Tinéni* (*Altestes leucicus*) est un petit poisson très riche en huile; c'est la principale source de matières grasses pour les pêcheurs.

² *Institut d'émission de l'Afrique occidentale française et du Togo*. Notes d'information. «Le commerce du poisson à Mopti», septembre 1957, p. 20.

³ P. T. BAUER: *West African Trade*, Cambridge 1954, p. 384.

⁴ BRUCE F. HOHNSTON: *The Staple Food Economies of Western Tropical Africa*, Stanford 1958, spéc. pp. 168-169.

⁵ *Institut d'émission*, loc. cit., p. 25.

⁶ JEAN LEMASSON: «Programme de mise en valeur des eaux continentales de l'Afrique occidentale française», Rapport de mission, 1952, inédit, cité dans *Institut d'émission*, Notes d'information, loc. cit., pp. 6-8.

danger. On a également remarqué qu'un insecte attaque le poisson au cours du séchage, du fumage, de l'entreposage et de la manutention, ce qui est non seulement nuisible pour le consommateur, mais cause encore une diminution du poids et de la dimension du poisson allant jusqu'à 40 %. Une étude est en cours pour découvrir des moyens d'injecter un insecticide dans l'argile (employée pour le fumage), dans le poisson et dans les entrepôts, produit qui protégera le poisson, sans pour autant changer radicalement son goût. Parallèlement à ces recherches, un programme d'éducation est en projet. Il fera bénéficier les pêcheurs et les intermédiaires des résultats des recherches pour augmenter et protéger leur pêche.

En outre, on est en train d'essayer de nouvelles méthodes de manutention et d'emballage du poisson. A l'heure actuelle, les dommages causés par la manutention et l'emballage donne lieu à des pertes non négligeables. Une amélioration des méthodes traditionnelles empêcherait déjà des dommages considérables, sans exiger des investissements importants. Mais la conser-

**TABLEAU DES EXPORTATIONS DU POISSON
SÉCHÉ ET FUMÉ DE MOPTI, EN 1956**

	Séché	Fumé	Total
	%	%	%
Mali	25,1	5,9	15,8
Guinée	0,8	1,3	1,1
Haute Volta	12,2	4,8	8,6
Côte d'Ivoire	35,8	37,6	36,5
Total Afrique occidentale	73,9	49,6	62,1
Ghana	26,1	50,4	37,9
Total	100,0	100,0	100,0

SOURCE: Institut d'émission de l'Afrique occidentale française et du Togo, Notes d'information. *Le commerce de poisson à Mopti*, septembre 1957, p. 20.

vation du poisson dans des fabriques, qui éventuellement pourraient également traiter des légumes et de la viande, non seulement augmenterait la valeur du produit d'exportation, mais créerait aussi de nouveaux emplois. Des camions frigorifiques, et si possible une ligne de chemin de fer plus longue, avec des congélateurs, des conditions de commercialisation améliorées, de même que des possibilités de crédit plus étendues, devrait apporter un surcroît de richesse à l'ensemble de la région, et aux centres tels que Mopti en particulier.

L'exportation traditionnelle de bétail et de légumes, de même que les facteurs omniprésents de la savane jouent un rôle moins important dans la vie économique de Mopti. L'exportation du bétail ne laisse qu'un maigre bénéfice¹. Le bétail est souvent mené vers le sud, et un mois de migration n'améliore pas sa qualité, pas plus qu'un voyage de 2 à 3 jours en camion, sans fourrage ni eau. L'exportation des légumes n'est pas très importante du point de vue économique non plus, mais ensemble, ces exportations pourraient, avec une rationalisation et des méthodes de manutention plus modernes, devenir significatives comme base d'industries locales et d'exportations de plus grande valeur.

¹ JEAN TRICART: *Les échanges entre la zone forestière de la Côte d'Ivoire*, juillet-septembre 1956 p. 220 ss.

L'importation de la noix de cola, qui est extrêmement populaire dans toute la vallée du Haut-Niger, représente la principale contrepartie des exportations de poisson séché. Elle correspond aux cigarettes et au « chewing-gum » par sa fonction sociale et sa popularité. La noix de cola pousse à l'état sauvage dans les épaisses forêts du Sud, où elle est récoltée par les villageois, collectée par des intermédiaires, et transportée vers les centres de distribution du poisson séché. Comme cargaison de retour, les camions à poisson chargent les noix de cola, et remontent vers le nord en suivant approximativement la même route¹. Cependant, Bamako et Ségou sont des centres de distribution de noix de cola plus importants que Mopti, de sorte qu'une partie des camions à poisson sont utilisés depuis Bamako, tête de ligne pour les produits du type européen, pour leur voyage à Mopti, où ils collectent le poisson séché².

Pour se développer, cet important commerce traditionnel n'avait besoin que de conditions modernes, de camions et d'argent. La ville de Mopti a fourni tout cela et est devenue un centre commercial qui dessert aujourd'hui tout le district. Comme il va de soi, cette activité commerciale en amena d'autres. La demande pour les produits de type européen augmentait sans cesse, tandis que les ressources naturelles de la région étaient développées par l'Office du Niger. La construction d'un barrage à Sandanding (1934-1948), entre Ségou et Mopti, rendit possible un vaste projet d'irrigation. Deux canaux artificiels (1935) irriguent une superficie de plus de 16 millions de km², sur laquelle on cultive du riz, un peu de coton et des légumes, et qui supporte quelque 24.000 Africains. Pour faire marcher ceci, il y a l'électricité, une installation d'égrenage, une fabrique de savon et d'huile, un moulin, de même que des résidences pour une importante population d'expatriés et d'Africains, disposant de transports et d'autres commodités. Le développement se poursuit; on projette de nouveaux barrages, on multiplie les recherches en matière agricole de même que l'information-conseil³.

Tout ceci se reflète dans les marchés de Mopti. Bien que vendredi soit le grand jour de marché, de même que le jour de prière à la mosquée, les places de marché sont animées et font des affaires tous les jours. Ce n'est pas que la population locale qui s'y rend; des acheteurs venant de la campagne environnante convergent quotidiennement vers Mopti, attirés par la grande variété des produits qui y sont vendus. Outre les produits traditionnels nécessaires à la vie quotidienne, on y trouve du poisson, du millet, des légumes et du riz du Développement du Niger, de même qu'un grand choix de produits européens. Il y a du sucre raffiné à Dakar, des montres suisses, de la bière allemande, des eaux Perrier et d'Evian, de France, et de Coca-Cola en suffisance. On y trouve également des lampes-éclair, des seaux en plastic, des plaques de tôle ondulée pour les portes et les fenêtres, du fil, des souliers fabriqués au Sénégal, et de magnifiques vêtements.

A l'instar de tout grand centre commercial, Mopti a plusieurs marchés, plus ou moins spécialisés. On en compte trois, un dans chaque quartier principal. A Charlotteville, dans un carré derrière les immeubles commerciaux, se trouvent les tailleurs, et les vendeurs de bijoux et de colifichets. Ils disposent d'une construction permanente en béton, et d'une galerie d'arcades. A Mopti proprement dit, on trouve les marchands de poisson séché et

¹ JEAN TRICART, *loc. cit.*, p. 221.

² Seule une faible quantité de noix de cola d'Afrique occidentale (*Cola acuminata*) est exportée — séchée — pour la fabrication de boissons rafraîchissantes. C'est en Amérique tropicale que se produit le gros de la production de noix de cola pour le commerce international. Le goût aigre de la noix de cola est à l'origine de ses propriétés désaltérantes, ce qui explique sa grande popularité dans les pays tropicaux.

³ On veille à ce que la construction de nouveaux barrages ne porte pas préjudice aux habitudes migratoires des poissons.

fumé, les menuisiers, les artisans sur métaux, les marchands de poterie, d'épices et d'herbes, des ustensiles de ménage, de nombreux produits européens, et le parc des lourds camions desservant les grandes lignes. Ce marché est plus ancien et utilise encore les stands ordinaires aux parois de bois, recouverts d'une couche de chaume. Comme par contraste, la halle de béton où sont vendus la viande fraîche et les légumes est située dans les quartiers indigènes de Komoguel.

Chaque marché compte quelque 200 commerçants, celui de Mopti proprement dit étant le plus important. Contrairement aux habitudes des marchés qui se trouvent plus au Sud¹, la majorité des marchands sont des hommes, en particulier les tailleurs, menuisiers et marchands de viande, mais également la plupart des vendeurs de produits européens. Cependant, la plupart des acheteurs sont des femmes, même les clients des districts éloignés.

Cette prépondérance de marchands masculins est due au fait qu'à Mopti le facteur essentiel du commerce régional et international est le transport. Les femmes, attachées par le mariage et les enfants, ne peuvent pas se permettre de longues absences, et ne peuvent endurer les voyages pénibles en poids-lourds sur de grandes distances. Vu ces circonstances, il est évident qu'à Mopti le commerce soit une combinaison de gros et de détail. Il se peut qu'un commerçant joue le rôle de grossiste pour l'importation de produits européens, qu'il vend ensuite aussi bien à des marchands allant à l'intérieur du pays, qu'à son propre stand, au marché. Le même commerce peut cependant passer par plusieurs intermédiaires, d'une manière très semblable à celle de l'exportation du poisson séché. Une des caractéristiques du commerce africain est l'existence, ici comme ailleurs, d'un nombre d'intermédiaires bien supérieur à celui qu'impliquerait une même transaction en Europe.

Les commerçants africains doivent faire face à une concurrence acharnée de la part de quelque 21 compagnies commerciales privées appartenant à des Français expatriés et à des marchands syriens. Ces compagnies vendent de tout dans leurs grands magasins, à l'exception des denrées alimentaires fraîches. Quelques-unes se sont même introduites sur les marchés, où un employé africain s'occupe de leur stand. Ces compagnies ont l'avantage de posséder d'importants moyens d'entreposage, ce qui les rend indépendantes des fluctuations de l'approvisionnement, dues à l'influence du temps sur les moyens de transport.

Comme il ressort clairement de la description de l'organisation compliquée de ces marchés, l'argent est le moyen d'échange exclusif. On utilise les billets de banque et les pièces en Fr. CFA, et la plupart des affaires se font au comptant. Cependant, il se peut qu'un marchand accorde des facilités de paiement à ses clients de longue date, mais encore ces facilités sont-elles limitées par ses propres possibilités d'obtenir du crédit. Celles-ci sont en général assez restreintes, étant donné que presque tout le commerce — et surtout le circuit noix de cola/poisson séché — est extrêmement spéculatif. Mopti a une banque², qui compte un certain nombre de dépositaires africains, mais très peu de clients africains disposant de garanties. A tel point que si le commerce de Mopti est financé par le crédit, c'est principalement celui qui est accordé par les grossistes européens et syriens au détaillant africain.

Mopti est l'un des principaux foyers du courant monétaire circulaire de l'Afrique occidentale française. Les deux autres centres du Mali sont Ségou et Bamako. L'exportation de poisson, et celle moins importante du bétail et des légumes, de même que les migrations annuelles de main-d'œuvre vers les plantations du Sud, produisent une rentrée de fonds de beaucoup supérieure au chiffre des importations de noix de cola et de produits européens

¹ NYPAN, *loc. cit.*, p. 14 ff.

² A l'origine la BNCI (Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie); remplacée par une organisation nationale en 1960.

achetés en échange au Sud¹. La Banque de l'Afrique Occidentale estime que pendant 1948-1954 quelque 10 millions de francs CFA émis en Côte d'Ivoire sont allés au Soudan, aujourd'hui la République du Mali. Des montants inconnus se sont dirigés vers la Haute Volta². Ces courants circulaires monétaires et commerciaux, qui touchent également le Ghana, relient l'ensemble de cette région en une unité commerciale naturelle. Le but de l'autorité monétaire de l'Afrique occidentale française, l'Institut d'émission de l'Afrique occidentale et du Togo, a également été d'assurer le maintien de la cohésion de l'ensemble de cette région, en dépit du fait qu'elle ait été morcelée en plusieurs Etats politiquement indépendants³. Les accords monétaires signés en mars 1961 démontrent que les ministres africains ont vu les avantages qu'il y avait pour leurs pays de perpétuer l'unité monétaire, afin de faciliter les échanges commerciaux avec leurs voisins.

Cette description de Sanga et Mopti de nos jours montre l'évolution qui a eu lieu avec le temps, au contact avec la civilisation occidentale. Il y a soixante ans, en dépit de son commerce traditionnel de poisson, Mopti avait une structure semblable à celle de Sanga aujourd'hui — en fait, les tribus vivant dans la région de Mopti n'avaient pas l'unité culturelle des Dogons. Ces derniers, du fait de leur isolement géographique, de leur économie de subsistance fermée, et de leur résistance psychologique à tout changement, n'ont presque pas été touchés. D'autre part, le choix de Mopti comme centre administratif de la région a donné aux habitants un accès facile aux nouvelles méthodes, aussi bien par la démonstration que par l'éducation. Le profit économique pour le commerce local, et surtout pour le commerce interrégional, a accompagné la nouvelle civilisation, et doit avoir aidé à vaincre l'inévitale résistance au changement que l'on rencontre dans les communautés les plus traditionnelles.

Ainsi, nous avons donc d'une part Sanga, avec une économie presque complètement fermée, utilisant l'argent seulement dans les affaires traitées avec les étrangers. La principale source de revenu est l'exportation de la main-d'œuvre, tandis que les besoins journaliers sont couverts par la vente d'oignons séchés, de betteraves et de paniers.

Mopti, d'autre part, est un centre commercial florissant, un pivot du commerce international du poisson, de noix de cola et de la viande. Les affaires se font exclusivement avec de l'argent et une forme rudimentaire de crédit. Des facilités bancaires devraient en être l'évolution naturelle. Mopti semble également destinée à devenir une ville industrielle, vu que le chiffre de l'exportation du poisson en conserve, de la viande et des légumes est susceptible d'augmenter, tout en fournissant une partie du capital nécessaire à une industrie, qui pourrait satisfaire la demande croissante du marché intérieur.

Une telle évolution a eu inévitablement de profondes répercussions sur la vie des gens. Le jeune homme veut devenir mécanicien sur autos ou radios, horloger, libraire, photographe ou assistant, ingénieur ou surveillant. Il est non seulement disposé à s'instruire, mais il est avide de saisir toutes les occasions pour y arriver. Il doit rarement faire face à l'opposition des parents, car les générations précédentes ont vu les avantages qui peuvent être acquis par-là, et encouragent activement leurs fils, et maintenant même leurs filles, à rechercher de nouvelles professions et des horizons plus larges.

A Sanga, au contraire, la grande ambition reste toujours de gagner l'approbation et la reconnaissance des anciens et des contemporains, quant aux capacités et à l'énergie

¹ En 1954, l'excédent de liquidité annuel a été estimé à Fr. CFA 2,5 à 3,5 milliards p.a.

² TRICART, *loc. cit.*, p. 235.

³ ERIN E. JUCKER-FLEETWOOD: *Monetary and Financial Problems of Certain New Countries in Africa*, Schweizerische Zeitschrift für Volkswirtschaft und Statistik, mars 1961.

déployées dans l'agriculture et la chasse. De même, il y a très peu d'intérêt pour les événements politiques étrangers au district des Dogons, à une exception près: l'orgueil d'avoir leur « propre » ministre de la Santé, dont la carrière pourrait bien, cependant, être le fer de lance d'un nouvel intérêt.

Mopti brûle d'intérêt pour la politique nationale. Les signes extérieurs en sont les noms et les effigies des leaders politiques figurant sur les oriflammes, les affiches, les camions, les bateaux, les magasins, et même imprimés sur les robes indigènes. Le dernier discours du président ou de l'un de ses ministres est souvent chaudement discuté sur les places de marché et à la maison, où l'étranger est questionné avidement sur les événements mondiaux.

Mais les questions plus vastes que pose la confrontation avec la civilisation occidentale restent toujours à l'arrière-plan. L'étudiant de Bamako, de retour à la maison pour les vacances, les incorpore à l'esprit des gens de son village. Le mode de vie occidental, auquel ils sont de plus en plus soumis, est-il une civilisation ou une culture ?

La religion chrétienne signifie-t-elle autant pour les Européens qu'on nous le fait croire ? Leurs techniciens et leurs savants sont-ils vraiment dépourvus d'égoïsme, sincères et savants ? Les Européens écoutent-ils leurs écrivains et leur philosophes ? Les Européens veulent-ils vraiment donner aux Africains une chance d'apprendre tout ce qu'eux savent, ou voudront-ils toujours en retenir une partie, pour assurer leur supériorité ? Questions critiques, mais encourageantes, parce qu'entre autres choses, elles montrent que l'Africain fait un effort positif pour évaluer ces nouvelles influences et ce nouveau monde dans lequel il est en train d'entrer. C'est une façon de rechercher la communauté d'intérêts entre l'Occident et l'Afrique, dont l'heureux mariage peut fournir la base d'un développement économique, social et culturel stable et progressif.